



## GRÉGOIRE HADDAD: *Changer? Et pourquoi donc?»*

*Pour toute une génération de chrétiens, mais pour bien des musulmans aussi, Mgr Grégoire Haddad aura été l'une des figures les plus attachantes du renouveau de la société libanaise avant la guerre. Symbole d'un désenclavement possible de l'Église, en direction des autres communautés mais aussi de ses propres fidèles, le fondateur du Mouvement social était «l'évêque rouge» pour d'autres qui n'auront pas de cesse de s'en débarrasser. Objectif atteint en 1975, à la veille de la guerre. Déchargé du diocèse de Beyrouth, le père Grégoire, ainsi qu'on l'appelle, n'abandonne pas l'action sociale ni sa mission ecclésiastique, même s'il ne fait plus la «une» des journaux. Avec la fin de la guerre, Mgr Haddad choisit de prendre du recul et rejoint une communauté de moines contemplatifs sur les hauteurs de 'Aqoura. Mais ceux qui le croient «amendé» devront déchanter. Après s'être laissé reprendre par l'action du Mouvement social, le voila qui parraine la reparation de la revue Afâq, puis intervient dans le Moulhaq, avant d'accueillir l'Abbé Pierre, le 6 décembre. C'est que le père Grégoire ne regrette rien de son action, même s'il se reproche ne pas avoir vécu cette action à la «profondeur de l'être». Il s'en explique dans cette interview, la première depuis sa retraite, accordée à Carmen Abou-Jaoudé, Anthony Karam et Samir Kassir.*

*Grégoire Haddad, vous avez été prêtre puis évêque. Homme d'Église, vous avez été aussi un pionnier de l'action sociale en même temps qu'un citoyen engagé dans l'agitation intellectuelle du Liban d'avant-guerre. Mais aujourd'hui, vous participez à la constitution d'un ordre contemplatif. Qui êtes-vous au juste?*

Je suis un homme décevant mais pas encore totalement déçu. Et quand je dis décevant, je pense que je le suis vraiment. En tant que prêtre, en tant qu'évêque, en tant qu'activiste social. Plus on me connaît de près, plus on est déçu.

*Vous le pensez vraiment? Comment en êtes-vous arrivé à cette perception de vous-même?*

Je l'ai découvert dans cette réclusion, dans la retraite où je suis. En me retirant, j'ai remis en question la plupart des choses que j'ai faites dans ma vie, sinon toutes.



*Votre vie, justement, comment la résumeriez-vous?*

Il y a des titres, on peut les dire. J'ai d'abord été prêtre, j'ai servi en tant que croyant en Jésus-Christ ceux qui étaient en relation avec moi, j'ai notamment lancé les veillées évangéliques au Liban. Puis j'ai été évêque de Beyrouth pendant neuf ans. J'ai essayé d'appliquer les orientations du concile Vatican II et j'ai été contrecarré par beaucoup de gens qui ne voulaient pas le changement. Entre autres, j'ai décidé avec les prêtres et les laïcs qu'il ne faudrait plus payer les baptêmes, ni les mariages, ni les papiers etc. Tout doit être gratuit. Une ou deux fois l'an, les gens peuvent faire une contribution au diocèse qui servirait à tous les besoins: les orphelins, les vieux, les malades, les prêtres – ils doivent bien vivre. Beaucoup de gens ont cherché à me contrecarrer, ils n'étaient pas contents de cette orientation. Mais j'ai essayé de faire mon devoir de prêtre et d'évêque, dans la ligne de Vatican II, et surtout dans la ligne de l'Évangile. Pourtant, si je regarde maintenant ce que j'ai fait, je trouve que c'est décevant.

*C'est décevant pour vous ou pour ceux qui vous ont suivi? Parce que, à en juger par votre image publique, les gens qui ont cru en vous ne sont pas déçus.*

Non, ils n'étaient pas déçus, ils étaient leurrés par ce personnage qui s'appelle Grégoire Haddad.

*Et pourquoi donc? Vous leur jouiez la comédie?*

Non, non. Mais un évêque est d'office un personnage. C'est d'office quelqu'un à qui on donne du crédit. Si, en plus, cet évêque fait quelque chose de différent des autres, il est doublement le point de mire. On cherche à voir ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, sans se demander s'il est en train de vivre cela lui-même ou pas. C'est là l'essentiel. Et si, aujourd'hui, je donne un témoignage sans faire allusion à ce que je suis en train de vivre, à cette remise en question, je ne ferai que perpétuer un grand mensonge, une illusion qui a passé sur le Liban et qui s'appelle Grégoire Haddad.

*Que regrettez-vous exactement?*

Ce n'est pas que je regrette d'avoir fait quoi que ce soit. Je regrette devant Dieu de ne pas avoir été ce que j'aurais dû être.

*Posons la question autrement: en fait, vous regrettez d'avoir été évêque?*

Pas seulement d'avoir été évêque, mais d'avoir fait tout ce que j'ai fait en tant qu'évêque. Cela, sur le plan religieux. Sur le plan social, combien de choses ont été faites par moi? Je continue d'ailleurs, jusqu'à maintenant: le Mouvement social n'a pas cessé d'exister. Il



connaît même une reprise. Tout à l'heure, j'ai une réunion avec une trentaine de personnes de toutes les régions du Liban, des sociologues, des assistantes sociales, etc., qui poursuivent un vieux projet que j'avais appelé naguère le «computer humain». C'est un dispositif qui nous permet d'être prêts à n'importe quel moment, et dans n'importe quel coin du Liban, pour mener une enquête immédiate, rapide, et qui ne coûte pas cher, sur les besoins et pour corriger en conséquence l'action qui est menée pour répondre à ces besoins.

*Vous vous dites décevant mais on sent bien au son de votre voix que vous êtes très fier de ce que vous avez fait. En particulier du Mouvement social.*

Les réalisations du Mouvement social, c'est la partie visible de l'iceberg. Mais qu'est-ce que vous savez de ce qui n'est pas visible? Vous parlez de fierté. Je ne sais pas si c'est vrai. Je suis moi-même déçu. Si je donne en exemple l'action du Mouvement social, ce n'est pas pour en tirer fierté, mais pour montrer que, même cela, je l'ai remis en question. J'ai remis en question toute mon activité religieuse, qu'elle soit spirituelle ou épiscopale. J'ai remis en question toute mon activité sociale, même si elle continue jusqu'à maintenant. Y compris ce «computer vivant» qui réunit tant de gens qu'on fait venir du Akkar, du Hermel, de Zahlé, bref de toutes les régions du Liban.

*Qu'auriez-vous aimé faire pour ne pas être décevant?*

Ce n'est pas ce que j'aurais aimé faire, c'est ce que j'aurais aimé être.

*Et qu'auriez-vous aimé être?*

Ce que j'essaie d'être aujourd'hui. Un être en face de Dieu.

*Seul?*

On n'est jamais seul, on est toujours avec les autres. D'ailleurs, nous sommes une communauté de sept personnes. Mais être présent à Dieu, c'est être nu, totalement, c'est être conscient de toutes les motivations qui vous ont fait agir, c'est arriver à cette pauvreté devant Dieu où toutes les richesses apparentes ne sont plus des richesses mais des leurres.

*Vous remettez en question la possibilité même de l'action.*

Mon action à moi, en tout cas. Je ne peux juger les autres. Le Christ nous l'a bien dit: «Ne jugez pas pour ne pas être jugés.» Il y a peut-être maintenant de pauvres prêtres qu'on ne connaît pas et qui font un travail merveilleux sans qu'on s'en aperçoive.

*C'est la célébrité qui vous a poussé à vous remettre en cause.*



Ce n'est pas la célébrité. Pour commencer, je n'ai jamais pensé que j'étais célèbre. Je m'étonnais comment les gens venaient chez moi plus que chez d'autres, je m'étonnais comment les gens disaient que j'étais un prêtre souriant. Comme si un prêtre qui sourit n'est pas un prêtre. Je m'en étonnais, parce que chez moi c'est tout naturel, ce n'est pas une vertu. Je n'ai jamais tenu compte de la célébrité. Ma remise en question vient de ce que j'ai vécu tout cela d'une façon que j'appellerai superficielle. Pas dans la profondeur de l'être. Vous savez, il y a le savoir, il y a l'avoir et il y a le pouvoir. Mais tout cela est en dehors de l'être. Certes, l'être y est engagé, il ne peut pas être sans savoir, pouvoir, avoir. Mais tout cela n'est qu'apparence s'il n'y a pas l'être.

*Vous posez là une grave question pour un homme d'Église. Si l'on suit votre raisonnement jusqu'au bout, il ne peut plus y avoir de clergé séculier. Dès lors que la seule vérité est d'être présent à Dieu, il n'y a plus d'action possible.*

Mais non, l'action est possible. Je me suis peut-être mal exprimé. Ce que je veux dire en fait, c'est que j'aurais pu vivre autrement ce que j'ai vécu. Y compris la bataille qu'on m'a livrée au diocèse, quand il y avait des gens contre moi, quand les évêques étaient contre moi. J'aurais pu vivre à une profondeur autre que la profondeur à laquelle j'ai vécu. J'étais pris par l'action et l'action est très accaparante, elle vous oblige à faire telle chose ou telle autre. C'est donc cela: j'aurais voulu vivre dans le monde à la même profondeur où j'essaie de vivre aujourd'hui. Je ne sais pas si j'y réussis, parce que ce n'est pas si facile d'être en face de Dieu à longueur de journée. C'est beaucoup plus simple d'être dans la bataille de tous les jours et de se dire que c'est la bataille de Dieu. Il nous a dit: «J'étais affamé, vous m'avez donné à manger, j'avais soif, vous m'avez donné à boire». J'ai fait cela toute ma vie. Je l'ai fait merveilleusement bien, mais il ne s'agit pas de cela.

Pourquoi le regrettez-vous?

Je regrette de n'avoir pas vécu cela à la profondeur de l'être, mais de l'avoir vécu à la profondeur de l'avoir, du savoir et du pouvoir.

*Quand vous avez en face de vous un non-croyant, qu'est-ce qui est plus utile pour témoigner de Dieu: parler de votre expérience actuelle face à Dieu ou de votre expérience d'homme d'Église engagé?*

Avec un non-croyant, je ferais un mouvement social. C'est d'ailleurs exactement ce j'ai fait avec des non-croyants et avec des musulmans en 1957. Quand nous avons lancé le Mouvement social, avec des musulmans et des chrétiens, nous ne nous sommes pas demandé qui était croyant et qui ne l'était pas. La question religieuse n'entrait pas en ligne de compte. Des athées pouvaient très bien faire des choses



merveilleuses, à partir de l'action qu'ils menaient au sein du Mouvement social, et, éventuellement, découvrir chez un chrétien une dimension religieuse quelconque. Ils auraient peut-être fini par lui poser des questions à ce sujet: pourquoi tu crois à ce Jésus-Christ? qui est ce Jésus-Christ? et de fil en aiguille, on aurait pu peut-être arriver à un autre témoignage. Mais ce n'est plus ça, mon problème. Je ne dis pas que ceux qui sont dans le monde, que les prêtres qui sont dans le monde ne peuvent pas agir. Ils peuvent agir. Je dis que moi, étant dans le monde, je ne l'ai pas fait à la profondeur qui me satisferait pleinement. Et c'est pour cela que je me remets en question.

*N'est-ce pas aussi parce que vous avez été vaincu à un moment donné?*

Par qui?

*Vous étiez quand même évêque de Beyrouth, et vous avez été en quelque sorte limogé.*

Il faut que vous sachiez que j'ai été évêque malgré moi. A l'époque, je me disais qu'être évêque, c'est perdre son temps dans l'administration, tandis qu'il y a beaucoup plus de vécu à être un prêtre ordinaire. Un évêque, c'est une super-structure. J'étais beaucoup plus intéressé par l'action. On me l'a d'ailleurs assez reproché: Comment vous, évêque, vous prenez le bus, vous montez en taxi-service alors que vous avez votre chauffeur? Pourquoi vous ne portez pas votre tiare et votre sceptre? Pour moi, être évêque, c'était une grande charge. Et quand on m'a libéré, j'étais vraiment libéré.

*Vous êtes pourtant demeuré évêque après votre départ forcé du diocèse de Beyrouth. Vous avez été nommé à Baalbeck notamment.*

Après coup seulement. Après m'avoir lynché, ils ont eu besoin de moi. J'ai été en charge du diocèse de Baalbeck pendant six mois. Puis j'ai été au diocèse de Tyr pendant un an et quelques mois. C'était une charge provisoire, un service à rendre. Par la suite, on m'a demandé de rester à Tyr comme évêque à titre définitif, mais j'ai refusé parce que j'avais une action sociale que je voulais poursuivre.

*C'est peut-être aussi à cause de la guerre que vous vous posez ces questions?*

Non, durant la guerre, j'ai mené une action sociale considérable. A Aley pour commencer. Mes parents venaient de cette région et moi je n'avais plus un pied-à-terre dans l'Église après avoir été chassé de l'évêché de Beyrouth. Je ne pouvais ni être curé de paroisse ni avoir une autre charge d'évêque, si ce n'est qu'à titre provisoire. Je me suis donc replié à Aley et là, avec Kamal Joumblatt, nous avons fondé ce que nous avons appelé l'Administration populaire participante (*al-Idâra*



*al-cha'biyya al-muchârîka*). Il y avait des représentants du caïmacam, des partis politiques, des organisations non-gouvernementales ainsi que des indépendants. Nous avons fait alors un travail énorme. Puis, quand Kamal Joumblatt est mort, j'ai changé le nom de cette association qui est devenu l'Organisme pour le développement du caza de Aley mais avec les mêmes structures. Par conséquent, la guerre n'a pas empêché mon action, elle lui a donné d'autres dimensions.

*Mais vous n'étiez plus un personnage de notoriété nationale. Entre 1968 et 1975, on lisait pratiquement tous les jours votre nom dans les journaux. Ce n'est plus le cas après 1975 où, en quelque sorte, vous revenez à la base.*

C'est vrai et ce n'est pas vrai. Je n'ai pas arrêté d'agir dans la vie publique après le déclenchement de la guerre. À Beyrouth même, nous avons créé le Front de refus de la violence, avec le frère de Yasser Arafat, Fathi Arafat, qui dirigeait le Croissant-Rouge palestinien. À Aley, j'ai continué mon action sociale. A Baalbeck aussi, j'ai contribué à la création d'un organisme pour le développement, puis à Zahlé.

Non, ce n'est pas la guerre qui m'a déçu puisque j'ai poursuivi mon action, en l'adaptant aux besoins du moment. Ce n'est pas non plus d'avoir été chassé du diocèse de Beyrouth. Au contraire, j'étais libéré. Pour que les choses soient claires, laissez-moi vous dire ceci: je ne suis pas déçu par mon action, simplement je me dis que j'aurais pu faire autrement tout ce que j'ai fait. Ce n'est que depuis cinq ans que je suis dans la solitude que j'ai entrepris cette remise en question.

*Pourquoi avez-vous choisi la solitude?*

Pour cela, justement.

*Vous avez découvert l'erreur que vous attribuez à votre comportement dans la solitude? Ou bien vous avez choisi la solitude parce que vous l'aviez découverte?*

J'ai choisi la solitude initialement parce qu'il fallait que je quitte le Mouvement social. Celui-ci ne doit pas attendre ma mort pour se lancer. On dit que partir c'est mourir un peu. Eh bien, moi, je leur ai dit que j'allais mourir un peu au lieu de mourir totalement. Comme ça, ils verront qu'ils peuvent faire sans moi.

*Vous avez parlé de lynchage à propos de la bataille autour du diocèse de Beyrouth. Qui vous a chassé? Était-ce l'Église ou bien les dirigeants de la communauté?*

C'était l'Église. Les hommes politiques s'en sont certainement mêlés: Camille Chamoun et Pierre Gemayel, ainsi que tous les gros bonnets grecs-catholiques, comme Georges Abou-Adal, chez qui je n'allais pas





dîner et qui prenaient cela comme une offense. Mais ceux qui ont pesé dans la balance, ce sont le Patriarche et les évêques qui, ayant lu dans Afâq des choses qu'ils n'ont pas bien comprises, se sont dit: il a perdu la foi, ce bonhomme, c'est un loup dans la bergerie, il faut sortir le loup de la bergerie.

*Qu'est-ce qui a compté davantage, vos opinions théologiques ou vos opinions politiques?*

Mes opinions théologiques. Sur mes opinions politiques, que pouvaient-ils dire? Après tout, je ne m'étais pas engagé dans le parti communiste ni dans aucun autre. Bien sûr, j'étais appelé «l'évêque rouge», mais c'était du blabla, je n'avais rien de rouge.

*Vos amis politiques, c'étaient quand même Kamal Joumlatt et l'imam Moussa Sadr.*

Pourquoi, Moussa Sadr, c'était un homme de gauche?

*Non, mais dans l'esprit des hommes de droite, c'était un contestataire. C'était un musulman et l'on me disait pro-musulman et anti-chrétien. On me disait aussi pro-gauche et anti-droite, pro-palestinien et anti-libanais. C'est une simplification bête. Je n'étais rien de tout cela.*

*Votre originalité au sein de votre communauté commence très tôt. En effet, vous êtes devenu grec-catholique, ce qui est un cas assez rare de conversion, après avoir grandi dans une famille protestante.*

Avec un grand-père orthodoxe.

*Comment êtes-vous devenu grec-catholique?*

C'est un concours de circonstances. Mon père, qui était donc protestant, enseignait l'arabe dans une école à Souk al-Gharb. Il était très fort en arabe, et un peu poète. Puis l'école a voulu rajeunir ses cadres. On l'a donc remercié et il lui a fallu trouver un autre établissement. C'était une toute petite école à côté de Souk al-Gharb, au couvent de Deir al-Chif, qui portait le nom de Nanda. C'était une communauté grecque-catholique dont le responsable était le père Grégoire Ajami. Bien entendu, j'y ai suivi mon père. J'étais en classe de certificat, en septième. Et là, j'ai eu des bagarres à n'en plus finir avec le professeur de catéchisme car j'étais rempli d'idées protestantes. Mais, à la fin de l'année, j'ai été voir le prêtre et je lui ai dit que je voulais devenir grec-catholique. J'avais treize ans. Quelle conviction, quelle profondeur a-t-on à cet âge? En fait, j'avais un ami qui partait se faire prêtre à Jérusalem. Je voulais y aller avec lui mais je ne le pouvais pas étant l'aîné de la famille – à Jérusalem on n'acceptait pas les aînés. Du coup, on a sollicité les pères jésuites. Le directeur du



séminaire oriental m'a examiné et m'a admis avec vingt et un autres élèves en classe de sixième. Mais j'ai été le seul à arriver à la prêtrise. Voilà toute l'histoire: j'avais un père protestant et qui est mort protestant, un grand-père orthodoxe et je me suis fait catholique à la faveur de mon passage dans cette école.

*Vous étiez donc prédisposé à l'oecuménisme.*

C'est peut-être dans mes gênes. En tout cas, quand mon père est mort, nous lui avons organisé des funérailles oecuméniques, avec un prêtre orthodoxe, un prêtre catholique et un pasteur protestant.

*Vous a-t-on reproché cette origine pendant la controverse qui a agité le diocèse de Beyrouth?*

Bien sûr, j'étais le «protestant». Ils en revenaient inévitablement à mes origines protestantes. Dans les textes que j'écrivais, il y avait tellement de remises en question de l'institution ecclésiastique catholique qu'ils ont eu beau jeu de prétendre que j'étais revenu au protestantisme.

*Il faut dire que certains propos que vous avez tenus sur les dogmes de l'Église dans Afâq étaient plus avancés que Vatican II. Votre opinion sur la virginité de Marie par exemple.*

Non, là il y a un quiproquo. Je n'ai pas parlé de la virginité de Marie dans *Afâq*. La virginité de Marie, c'était dans une émission à la télévision animée par Jean Khoury. Il y avait une dizaine d'étudiants en face de nous et le public pouvait également poser des questions. L'une de ces questions était celle-ci: pourquoi l'Église catholique tient-elle tellement à la virginité de Marie? J'ai répondu du tac au tac que l'Église ne tient pas à la virginité matérielle de Marie. Le dogme, ce n'est pas qu'elle soit restée vierge physiquement parlant. Le dogme, c'est que Joseph n'ait pas été son mari au sens propre et donc que Jésus ne soit pas né de Joseph puisqu'il est né du Père, raison pour laquelle il est le fils de Dieu. C'est cela, la virginité réelle de Marie. Mais qu'elle ait gardé sa virginité ou pas par la suite, ce n'est pas cela qui compte. Et j'ai ajouté qu'en tout état de cause on n'avait pas fait une césarienne à la Vierge. Le mot «césarienne» a frappé les esprits. Les gens ont d'abord ri puis certains en ont conclu que je ne croyais pas à la virginité de Marie. C'est tout bête.

*Vous avez également pris d'autres positions qui ne sont pas tout à fait conformes aux dogmes de l'Église.*

Peut-être pas aux dogmes traditionnels de l'Église, c'est vrai, mais ces dogmes ont été dépassés par Vatican II qui, à son tour, a été dépassé par certains théologiens. En tout cas, quand Rome a eu à se prononcer,





on n'a rien trouvé dans mes écrits qui soit contre la foi catholique. On m'avait demandé d'aller à Rome où j'ai discuté avec deux évêques chargés par la Congrégation de la foi de vérifier si mes idées étaient catholiques ou pas. D'entrée de jeu, ils m'ont demandé: «*Vous savez dans quelle salle vous vous trouvez? C'est dans cette salle que l'on a jugé Galilée dans le temps.*» Cela a duré deux jours pendant lesquels j'ai répondu à toutes leurs questions, à la suite de quoi ils ont rédigé un rapport qui a été envoyé au synode grec-catholique. Leur conclusion est que je n'avais rien dit qui ne soit pas conforme à la foi catholique et que les quelques ambiguïtés qui pouvaient exister ont été clarifiées durant la discussion avec eux.

*En somme, vous avez failli être excommunié?*

Non. Bien sûr, certains l'auraient souhaité mais il n'y avait pas de quoi. Quand Rome a parlé, c'était clair, il n'y avait pas d'hérésie. Néanmoins, le rapport de la commission romaine, tout en concluant à l'absence d'hérésie, laissait au synode grec-catholique le soin de décider si je devais rester en charge du diocèse de Beyrouth. Ils ont donc été chercher dans le droit canon un petit article qui permettait au synode de me changer d'affectation et de me transférer d'un diocèse réel à un diocèse fictif. C'est ainsi que je me suis retrouvé évêque d'Adana, en Turquie. Entre guillemets évidemment. Mais, moi, j'étais heureux. Ils ne savaient pas combien j'étais heureux.

*Vous avez été parfois assimilé aux théologiens de la libération en Amérique du Sud. Avez-vous été inspiré par leur pensée?*

Non, ils sont beaucoup plus avancés que moi.

*Et l'abbé Pierre?*

L'abbé Pierre n'a pas beaucoup d'idées théologiques avancées, il a surtout eu une action sociale, et il m'a beaucoup aidé dans ma propre action. Je me rappelle notamment qu'après son passage au Liban nous avons créé une «oasis de l'espérance».

*Vous avez vécu comme évêque dans l'Église de Vatican II.*

Comme évêque, je n'ai pratiquement vécu que dans l'Église de Vatican II. J'ai participé à la dernière session du concile. J'étais devenu évêque coadjuteur en août et la session s'est tenue en septembre ou en octobre. J'accompagnais alors l'évêque Nabaâ.

*Avez-vous l'impression que l'Église soit effectivement sortie, comme le disent certains, de Vatican II.*

Malheureusement oui, et dans beaucoup de domaines.



*Comment vous voyez cela, en tant qu'homme d'Église? Est-ce une régression?*

Bien sûr. Remarquez, Vatican II n'était pas tellement avancé en fin de compte. Que veut dire «avancé»? Pour moi, ça veut dire être dans la ligne de l'Évangile radical. Dans le premier article que j'avais publié, j'avais parlé de la radicalité de la foi chrétienne. Or Vatican II n'a pas eu cette radicalité. Il nous faudrait en fait un Vatican III pour être dans l'Évangile pur, réel. Et ce Vatican III devrait se faire avec l'Église orthodoxe et les Églises protestantes, et pas seulement dans le cadre de l'Église catholique.

*Justement, il a été question, il y a quelques mois, de la réunion des grecs-catholiques et des grecs-orthodoxes. Mais il semble, au vu des réactions, que cette union ne va pas se faire.*

Non, elle ne va pas se taire. Mais c'était nécessaire de remuer les choses. J'ai moi-même été chargé de la préparation des congrès qui vont avoir lieu en été sur la question.

*C'est votre ami Georges Khodr qui est le plus hostile à cette union.*

Il n'y est pas hostile, il est objectif dans l'analyse des difficultés. Il est tout à fait favorable à cette union, mais il estime qu'il n'est pas possible d'y parvenir sans y associer les autres églises orthodoxes de Constantinople, de Russie, de Bulgarie, etc. De même, il pense qu'il n'y pas beaucoup de sens à ce que les grecs-catholiques s'engagent dans cette démarche sans les maronites et sans Rome. Cela étant, il souhaite le dépassement des difficultés. Mais ce dépassement doit se faire avec Rome davantage qu'avec nous ici, au niveau local.

*Vous avez été l'un des pionniers du dialogue islamo-chrétien. Une fois, même, en Libye, vous aviez été jusqu'à dire que prononcer la chahada, la profession de foi musulmane, ne vous poserait aucun problème.*

C'était en 1976. Il y avait un congrès islamo-chrétien organisé par la Libye et le Vatican. Il y avait une dizaine de participants qui venaient du Liban et j'étais du nombre. Et c'est là, dans ce contexte très particulier, que j'ai prononcé les deux *chahada* de l'islam. M'adressant aux congressistes, j'avais remarqué qu'en fait de dialogue il y avait un duel entre chrétiens et musulmans. C'est-à-dire que les participants ne cherchaient pas à conduire une conversation dans laquelle chacun accepterait l'autre. Pour y parvenir, il fallait s'entendre sur un dénominateur commun. Nous, catholiques, devons admettre que Mohammad est un prophète. Quant aux musulmans, ils devaient admettre que nous ne croyons pas en trois dieux, mais en un seul. Sans ces préliminaires, le dialogue était impossible. Et c'est alors que j'ai prononcé alors cinq professions de foi. «*J'atteste qu'il n'y a de Dieu*



*que Dieu. J'atteste que Dieu n'a pas d'équivalent. J'atteste que l'homme est la valeur absolue et que tout a été créé pour lui. J'atteste que le Christ est la parole de Dieu. J'atteste que Mohammad est l'envoyé de Dieu à toutes les nations.»* J'ai ajouté que si ces cinq professions de foi étaient acceptées à la fois par les chrétiens et les musulmans, il y aurait un moyen de dialoguer. Pour que le congrès réussisse, il fallait ce dénominateur commun. J'ai d'ailleurs pris soin d'emprunter les termes du Coran même pour faire les cinq professions de foi. Ce n'est donc pas en mon nom propre que j'ai pris cette initiative, c'était au nom du congrès. Et de fait, les conclusions finales ont repris cette idée en affirmant: *«Nous croyons qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Et nous croyons aux prophètes les uns des autres».*

*Tout cela a dû vous poser des problèmes? Vous ne pouviez pas ignorer l'effet que vous feriez au Liban même.*

Si, et comment.

*Vous ne vous souciez donc pas de votre image, l'image de vos actions?*

Non, malheureusement. J'étais peut-être inconscient.

*Vous n'êtes pas un peu provocateur?*

Non. Mais je vais me poser la question dans ma prochaine analyse. Peut-être que je le suis, après tout.

*Revenons au Mouvement social. Vous avez l'air de dire à vos partenaires et collaborateurs: Faites sans moi.*

Mon temps est terminé. J'ai donc voulu leur dire: Vous n'avez plus le droit de compter sur moi. Je me rappelle qu'en 1960, quand nous avons fondé officiellement le Mouvement social – qui existait déjà dans la pratique depuis 1957 –, j'avais choisi six personnes, des amis à moi, trois musulmans, trois chrétiens, des six confessions importantes du Liban. Ils ont voulu que je sois membre avec les six premiers. J'ai refusé, je préférais que ce soient des laïcs et je ne voulais donner l'impression qu'il s'agissait d'un mouvement grec-catholique. Puis j'ai accepté d'être avec eux pour une année. Je suis resté trente ans. Et pendant tout ce temps, on comptait sur moi. C'est normal, je ne suis pas marié, je n'ai pas d'enfants, je n'ai pas le souci de mon lendemain, alors qu'eux étaient tous des laïcs, avec leurs engagements et leurs responsabilités. J'étais un peu le secrétaire, le nègre, l'homme à tout faire. Et comme on n'avait pas l'argent pour payer des secrétaires généraux, je suis devenu presque indispensable pour la continuité de l'action. C'était un mauvais calcul de ma part.



*Quand vous pensez au Liban d'avant 1975, qu'est-ce qui vous revient d'abord en mémoire?*

La grande inégalité. Celle qui est apparue dans le rapport de la mission IRFED. On pensait alors que nous étions en train d'évoluer, de devenir un pays très développé. Mais ce n'était qu'une petite couche de la population, à Beyrouth et un peu autour de Beyrouth – et encore il y avait la ceinture de misère. Le reste des Libanais, c'étaient de pauvres gens.

*Vous étiez proche de Kamal Joumlatt?*

Pas vraiment. Nous sommes devenus amis quand j'ai vécu à Aley où il venait souvent. Il était alors le président de l'Administration populaire.

*Qui étaient vos partenaires, vos interlocuteurs les plus proches, pas seulement au sein du Mouvement social mais dans la vie publique en général. Moussa Sadr, Georges Khodr?*

Moussa Sadr est effectivement devenu membre du comité central du Mouvement social. Georges Khodr? Il n'était pas intéressé par le social, c'est la théologie qui le préoccupe surtout. Il y a eu aussi avec nous le cheikh Sobhi Saleh. Et, parmi les prêtres, le père Salim Ghazal, maintenant à Saïda et le père Michel Hakim, qui a été à Zahlé.

*Moussa Sadr était-il un homme de religion ou un homme politique?*

C'était un homme politique qui était quand même religieux. Il avait des idées religieuses et ne les cachait pas. Il savait en parler. Mais, au fond, c'était un homme politique.

*Dans l'imaginaire des gens, vous êtes lié aux débuts du Mouvement des déshérités?*

Non, Moussa Sadr n'a pas voulu m'y lier. Il a voulu créer ce mouvement tout seul. Il pensait que je pouvais le gêner. Il voulait être le guide.

*Y a-t-il des personnes qui vous ont déçu pendant la guerre?*

Y compris Kamal Joumlatt, y compris Moussa Sadr, tout le monde m'a déçu en fin de compte.

*Dans le Liban d'aujourd'hui, la religion est peut-être plus présente qu'elle ne l'a jamais été. Dans ses deux dimensions de pratique religieuse et de confessionnalisme. Et c'est le moment que vous choisissez pour vous retirer.*

Qu'est-ce qui est plus efficace, ma prière ou mon action? La réponse dépend de la foi que vous avez. Et si vous avez la foi d'être un serviteur inutile, comme le disait le Christ. Quand vous êtes conscients



que Dieu est la cause efficace tandis que nous, nous sommes ce qu'on appelle des occasions, même pas des causes secondaires, vous vous dites que la prière est plus efficace que l'action. Je pense à ces premiers moines de l'Église qui vivaient dans le désert. Quand on avait besoin d'eux, quand il y avait un problème dans l'Église, on allait les voir et ils entraient dans la mêlée. Mais c'est peut-être leur prière qui a été la plus efficace pour réaliser ce qu'ils voulaient réaliser. Naturellement, cela, on ne peut pas le dire à ceux qui ne sont pas dans la foi.

*En fait, votre paradoxe, c'est qu'autour de vous on réclame votre charisme alors que vous-même ne concevez plus le charisme qu'au sens premier, religieux du terme?*

Oui. Lisez l'épître de saint Paul aux Corinthiens.

*Mais saint Paul était dans le monde.*

Oui. Le Christ aussi était dans le monde, il n'a pas fait l'ermite. C'était d'ailleurs un laïc, pas un prêtre. Mais qu'est-ce qu'un prêtre en fait? Qu'est-ce qu'un évêque? Il ne s'agit pas d'une caste. C'est l'une de ces conceptions erronées que j'ai commencé à évoquer dans *Afâq*. C'est surtout cela qui a fait peur: la remise en question de l'institution et de la hiérarchie.

*Vous avez déjà cité plusieurs fois Afâq au cours de cette conversation. C'est cela que vous retenir surtout de votre expérience, davantage que le Mouvement social?*

Sur le plan religieux, assurément. Le Mouvement social, c'est sur le plan de l'action pour le développement, pour la non-violence. Et pour la laïcité.

*En somme, Grégoire Haddad, ce serait Afâq plus le Mouvement social.*

Non, il y a aussi le diocèse. Mais Grégoire Haddad, je le répète, est un homme décevant, sans être déçu. Ma remise en cause interne, personnelle, en profondeur, est décevante pour moi.

*Votre déception, votre désillusion coïncide avec la généralisation de ce qu'on nomme le *ihbât* des chrétiens libanais. C'est naturellement une autre forme de déception. Qu'est-ce que vous en pensez?*

Je pense que les chrétiens libanais qui ont ce sentiment sont de courte vue. Ils ont échafaudé un christianisme sociologique et politique qui n'a rien à voir avec le Christ. Comme ce «King of the Kings». Mais c'est affreux, ça. Le Christ a dit: «Mon royaume n'est pas de ce monde.»

*Si vous deviez lancer un message aux chrétiens du Liban...*



D'abord, je leur dirais d'être chrétiens! De plus en plus chrétiens. Qu'est-ce que ça veut dire, être chrétien? C'est croire en Jésus-Christ, sauveur de tous les êtres humains et pas seulement des chrétiens. Alors qu'aujourd'hui, pour beaucoup de chrétiens, c'est être un chef de clan. Or, si les chrétiens veulent être dans le prolongement de Dieu devenu homme, il faudrait précisément le libérer des chrétiens, du christianisme et de toutes les conceptions entourant le Christ.

Ce n'est qu'à partir de là que les chrétiens ne voudront plus faire un royaume à part dans ce monde. Tout royaume dans ce monde va à l'encontre du royaume de Dieu. Les chrétiens libanais doivent prendre toute la mesure de leur responsabilité vis-à-vis des autres citoyens, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, indifféremment. C'est pourquoi il ne faudrait pas que les chrétiens se cramponnent à des privilèges.

*Mais ces chrétiens, ont-ils raison, aujourd'hui, d'être inquiets?*

Ce n'est que s'ils continuent à penser de la même façon qu'ils pensent aujourd'hui qu'ils auront raison d'être anxieux. Ils devraient tous se penser comme chrétiens, Libanais et arabes. Plus généralement, c'est le Liban qui devrait garder son autonomie, mais dans une grande unité arabe. Après tout, notre époque est celle des grands rassemblements, à l'échelle des nations, et ça se passe comme ça dans le monde entier. Maintenant, la grande question reste de savoir si la culture arabe a encore une spécificité par rapport à la culture mondiale.

*Finalement, vous n'avez pas changé!*

(Long silence) Pourquoi changer quand on n'a pas mieux?

*Vous ne regrettez rien?*

Je regrette de ne pas m'être engagé jusqu'au bout, à certains points de ma vie. Mais vous dire plus que ça, ce serait une confession...

GRÉGOIRE HADDAD est né en 1924 à Souk al-Gharb d'une famille protestante d'origine orthodoxe. En 1937, à l'âge de 13 ans, il se convertit au catholicisme. En 1949, après avoir effectué des études en théologie à l'Université Saint-Joseph, il est ordonné prêtre. En poste au siège de l'Évêché de Beyrouth à partir de 1952, il crée le Mouvement social en 1957. Consacré évêque en 1965, il assiste l'évêque de Beyrouth, Philipos Nabaa qui, malade, le chargera ensuite de le remplacer au service du diocèse. En 1968, après le décès de Mgr Nabaa, le Synode grec-catholique le nomme évêque de Beyrouth. En 1974, il crée une revue culturelle mensuelle, Afâq. En 1975, après des remous suscités par les notables de la communauté en raison de ses prises de position mais surtout de son action sociale, il est déchargé du diocèse de Beyrouth. En charge provisoirement du diocèse de Tyr puis de celui





de Baalbeck, Mgr Haddad s'est retiré, il y a quelques années, dans une communauté de moines cénobites à 'Aqoura. Mais, depuis quelques semaines, il a quitté cette retraite volontaire pour résider au siège du patriarcat à Raboué, où il continue sa méditation mais aussi son action.

### *La souffrance à Noël*

La souffrance est un sujet permanent de scandale pour le philosophe, le croyant et surtout celui qui souffre.

Pourquoi la souffrance?

Pourquoi le Dieu si bon permet la souffrance de ces enfants bien-aimés?

Pourquoi est-ce moi qui souffre?

La souffrance est un scandale plus criant le jour de Noël.

«Paix aux hommes!»

«Je vous annonce une grande joie.»

«Il a pris sur lui nos blessures et nos souffrances.»

Or, nos blessures et nos souffrances sont plus vraies que jamais.

Et où sont la paix et la joie? Comment peuvent-elles coexister avec nos souffrances?

C'est vrai.

Noël est le jour où nos blessures ont été guéries et nos souffrances assumées par le Sauveur.

Noël est le jour où ont été plantées la paix et la joie... mais à l'intérieur de nos souffrances assumées par le Sauveur.

Le Christ n'est pas venu détruire la nature mais la parachever. Il n'est pas venu éliminer la souffrance mais lui donner sa valeur réelle.

C'est pour cela qu'Il n'a pas voulu passer à côté de notre souffrance.

Bien au contraire, Il l'a prise dans sa chair et dans son âme, dans toute son humanité. «Le Verbe s'est fait chair.» Le Verbe s'est fait chair mortelle et passible.

Le flot des souffrances a envahi son âme bien avant l'agonie: Homme-Dieu, Il était dans la condition de l'écartèlement absolu.

Écartèlement entre la Sainteté infinie et l'infini «péché qu'il était devenu», comme dit Isaïe.

Écartèlement entre son Amour pour son Père et le blasphème de l'humanité entière. Et cela à partir de Noël.

St Paul parle même d'anéantissement:

«Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. «Mais il s'anéantit, prenant condition d'esclave et devenant semblable aux hommes.» (*Philippiens, 2/4,5*).

Noël, il est vrai, c'est la fête des enfants, du petit Jésus, de toutes les petites joies... et de la grande joie qu'un Sauveur nous est né.



Mais Noël est aussi la fête de l'écartèlement de l'Homme-Dieu, de son infinie souffrance, de son anéantissement.

Voilà pourquoi, ceux qui souffrent — même à Noël, surtout à Noël — ne peuvent pas se scandaliser, mais doivent entrer dans cet Écartèlement et cet Anéantissement.

A cette condition, ils entreront dans la Paix et la Joie!

(Extrait de Méditations spirituelles, 1959-1968, Beyrouth, 1997)

*Afâq* est une revue culturelle créée en 1974 à l'initiative de Mgr Grégoire Haddad et d'un groupe de jeunes, de prêtres et d'intellectuels. Jérôme Chahine, prêtre défroqué, en était le rédacteur en chef et Michel Sabeh le secrétaire de rédaction. Indépendante, elle entendait s'adresser aux jeunes et en particulier aux chrétiens qui se détachaient de la religion, mais aussi aux athées. Dédiée au dialogue, elle oeuvrait à la libération de l'Église et de l'homme. Créateur et inspirateur de la revue, le père Grégoire était pourtant souvent en contradiction avec les thèses qui s'y exprimaient.

Après une interruption d'une vingtaine d'années, *Afâq* est reparue cette année, sous la responsabilité de Michel Sabeh, et toujours avec le parrainage spirituel de Grégoire Haddad.

L'Abbé Pierre accompagné de l'ensemble de la commission d'Emmaüs International, sera au Liban le dimanche 7 décembre. Une messe sera célébrée à Notre-Dame des Anges à 11 heures. Dans l'après-midi, à 15 heures, se situera le grand moment de cette visite avec une «Célébration de la solidarité», dans l'ancien local de l'Oasis de l'Espérance (l'école des Franciscaines), derrière le Musée. Une lecture de textes «oecuméniques» tirés de l'Évangile et du Coran, mais aussi de l'oeuvre de Gibran, de Martin Luther King, de Pablo Neruda et de Rabindranath Tagore, sera faite en présence également d'un joueur de luth. Mgr Grégoire Haddad prendra également la parole.

**Samir Kassir**



<b>Id-Reference</b>	<b>97-Pr-000834</b>
<b>Media (Support)</b>	HC
<b>Title</b>	Grégoire Haddad : « Changer ? Et pourquoi donc ? »
<b>Subtitle</b>	
<b>Section</b>	Ici et maintenant
<b>Language</b>	Français
<b>Source</b>	L'Orient-Express
<b>Page</b>	12 à 19
<b>Date</b>	No 25, Décembre 1997
<b>Author</b>	Interview réalisé par Carmen Abou-Jaoudé, Anthony Karam et Samir Kassir
<b>Co-Author</b>	
<b>Keywords</b>	
<b>Persons</b>	Grégoire.Haddad – Abbé.Pierre – Kamal.Joumlatt – Yasser.Arafat – Fathi.Arafat – Camille.Chamoun – Pierre.Gemayel – Moussa.Sader – Grégoire.Ajami – Jean.Khoury – Michel.Hakim – Georges.Khodr – Sobhi.Saleh – Salim.Ghazal
<b>Locations</b>	Liban – Beyrouth – Vatican – Baalbeck – Tyr – Aley – Souk.al.Gharb – Jérusalem – Rome – Turquie – Russie – Bulgarie – Libye
<b>Dates</b>	
<b>Themes</b>	Grégoire.Haddad – chrétiens – musulmans – société.libanaise – Eglise – Mouvement.social – vieille.guerre – père.Grégoire – fin.guerre – revue.Afâq – avant.guerre – Vatican – évêque – Jésus.Christ – homme.Eglise – non.croyant – question.religieuse – évêque.Beyrouth – diocèse.Baalbeck – guerre.libanaise – guerre.civile – al.Idâra.al.cha'biyya.al.muchârîka – Administration.populaire.participante – Kamal.Joumlatt – Patriarche.Sfeir – parti.communiste – évêques.rouge – Imam.Sader – grec.catholique – protestant – diocèse.Beyrouth – Marie – césarienne – virginité.Marie – Vatican.II – synode.grec.catholique – Evangile.radical – Georges.Khodr – églises.orthodoxes – dialogue.islamo.chrétien – congrès.islamo.chrétien – Libye.Vatican – Chahada.islam – Prophète.Mohammad – Coran – mission.IRFED – pratique.religieuse – confessionnalisme – épître.Saint.Paul – royaume.Dieu – culture.arabe
<b>Subject</b>	



L'ORIENT-EXPRESS  
Décembre 1997